

sations enfantines ! Quelle verve et en même temps quel sérieux ! Et jamais la petite fille qui joue ainsi ne se trouve à court. Toutes les petites filles ne réussissent pas également dans ce jeu, mais la galerie des autres enfants qui assistent à l'entretien en retire quelque chose, et l'on en voit qui, d'abord silencieuses et sauvages au milieu de leurs petites compagnes, s'habituent peu à peu à prendre leur part dans ces jeux d'imagination et finissent par témoigner autant d'esprit d'invention que les autres.

Quelle éducation préméditée, si bonne fût-elle, ne doit, je crois, équivaloir à ce développement spontané de l'imagination chez les enfants ? Il faut donc les laisser jouer, les exciter même à jouer et les laisser choisir et organiser leurs jeux à leur guise, tout en les surveillant, bien entendu ; on travaillera encore par là au développement de leur intelligence.

Enfin l'attraction des enfants pour les contes, les fables, les récits merveilleux, révèlent encore l'intensité de leur imagination., et ici se présente une question : Faut-il raconter ou faire lire des contes, faire apprendre des fables aux enfants ? Les contes et les fables ne peuvent-ils leur donner des idées fausses, et les contes particulièrement surexciter la sensibilité de l'enfant ?

Il serait en effet à craindre que le jugement de l'enfant ne se faussât, s'il se mettait à croire réellement à l'existence des fées, s'il se persuadait qu'il fut un temps où les animaux, les arbres, les choses même parlaient. Mais est-il dupe de l'artifice qui prête une puissance surnaturelle à des fées, ou la parole à des animaux ? Il suffit qu'il ne soit pas, ce qui est toujours possible, au moyen de quelques explications, pour que tout danger de cette nature soit écarté, et le plaisir de l'imagination demeure seul tout entier. L'enfant accepte aisément la convention suivante : c'est pour s'amuser, pour rire comme il dit qu'on écrit ou qu'on ra-

conte l'histoire du *Petit Poucet*, du *Chapeau rouge*, de *Cendrillon*, bien qu'il n'y ait jamais eu d'ogres ni de fées. C'est encore pour que le récit soit plus intéressant que La Fontaine et les autres fabulistes font parler le chien, le chat, le lapin, le loup, la colombe, les arbres, comme si c'étaient des personnes. Je fournis souvent cette explication par acquis de conscience à mes petits élèves, mais ils se mettent à rire, et ont vraiment l'air de la trouver superflue ; donc une fois la convention établie et acceptée par les enfants, les contes et les fables ne leur faussent pas plus le jugement que les récits imaginaires dont on émaille quelquefois leurs petites leçons de morale.

On reproche aux contes de surexciter la sensibilité de l'enfant. L'objection a en effet quelque valeur. Les contes des veillées, à la campagne particulièrement, ces histoires de revenants, de loups-garous qui font frémir et que cependant on redemande sans cesse, peuvent faire naître chez certains enfants nerveux un sentiment de peur dont ils se défont malaisément plus tard, s'ils s'en défont même jamais complètement.

Ces contes terribles et terrifiants devraient disparaître ; mais on peut conserver, il me semble, les contes gais, gracieux qui sont une distraction pour l'imagination.

Chez certains enfants on voit se manifester un excès d'imagination se traduisant ordinairement par la volubilité du langage, ou la succession facile et fréquente du rire et des larmes ; la volubilité du langage indique une prestesse de pensée correspondante et cette rapidité de pensée n'est qu'une traduction immédiate des images rapidement substituées les unes aux autres dans l'esprit, et souvent sans lien entre elles. Il serait dangereux que l'intelligence s'habituaît à passer ainsi sans réflexion d'un sujet à l'autre. Pour remédier à ce défaut d'équilibre de la pensée, il faudrait ne